YARA EL-GHADBAN

LA DANSE DES FLAMANTS ROSES

MÉMOIRE D'ENCRIER

COMPRENDRE SANS NOMMER SANS POSSÉDER EST UNE DANSE. ALORS NOUS DANSONS DANSONS DANSONS LA DANSE DES FLAMANTS.

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIREDENCRIER.COM
MEMOIREDENCRIER.COM

LA DANSE
DES FLAMANTS ROSES

DE LA MÊME AUTRICE

L'ombre de l'olivier (roman)
Mémoire d'encrier, 2011, 2024 (Legba, format poche)

Les racistes n'ont jamais vu la mer (récit)
Rodney Saint-Éloi et Yara El-Ghadban
Mémoire d'encrier, 2021, 2024 (Legba, format poche)

Je suis Ariel Sharon (roman)
Mémoire d'encrier, 2018

Le parfum de Nour (roman)
Mémoire d'encrier, 2015

Palestine. La mer Morte s'est évaporée. La maladie du sel dévore la région et menace l'humanité. Pourtant, là où étaient relégués des milliers d'habitants, survivent paysans, colons, soldats, prisonniers et ouvriers. Des colonies de flamants roses s'installent. Ensemble, humains et vivants rebâtissent une communauté. *La danse des flamants roses* est né d'une question : Et si la Palestine offrait la seule utopie possible ?

Née en 1976, **YARA EL-GHADBAN** est romancière et anthropologue d'origine palestinienne. Ses livres racontent la vie des hommes, des femmes et des enfants qui, face à l'histoire, à la violence coloniale et à l'exil, rêvent de demain. Elle vit à Montréal.

YARA EL-GHADBAN

LA DANSE DES FLAMANTS ROSES

À Kynda et Zadah

Le 7 décembre 2023, le poète palestinien Refaat Alareer est assassiné. Il est parmi des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tués à Gaza par les bombes israéliennes. Son poème *If I must die*, hymne à l'humanité, résonne dans le monde entier. S'il doit mourir, écrit-il, nous devons vivre, pour raconter son histoire, fabriquer un cerf-volant, répandre l'espoir.

Ce roman est un cerf-volant.

يارا

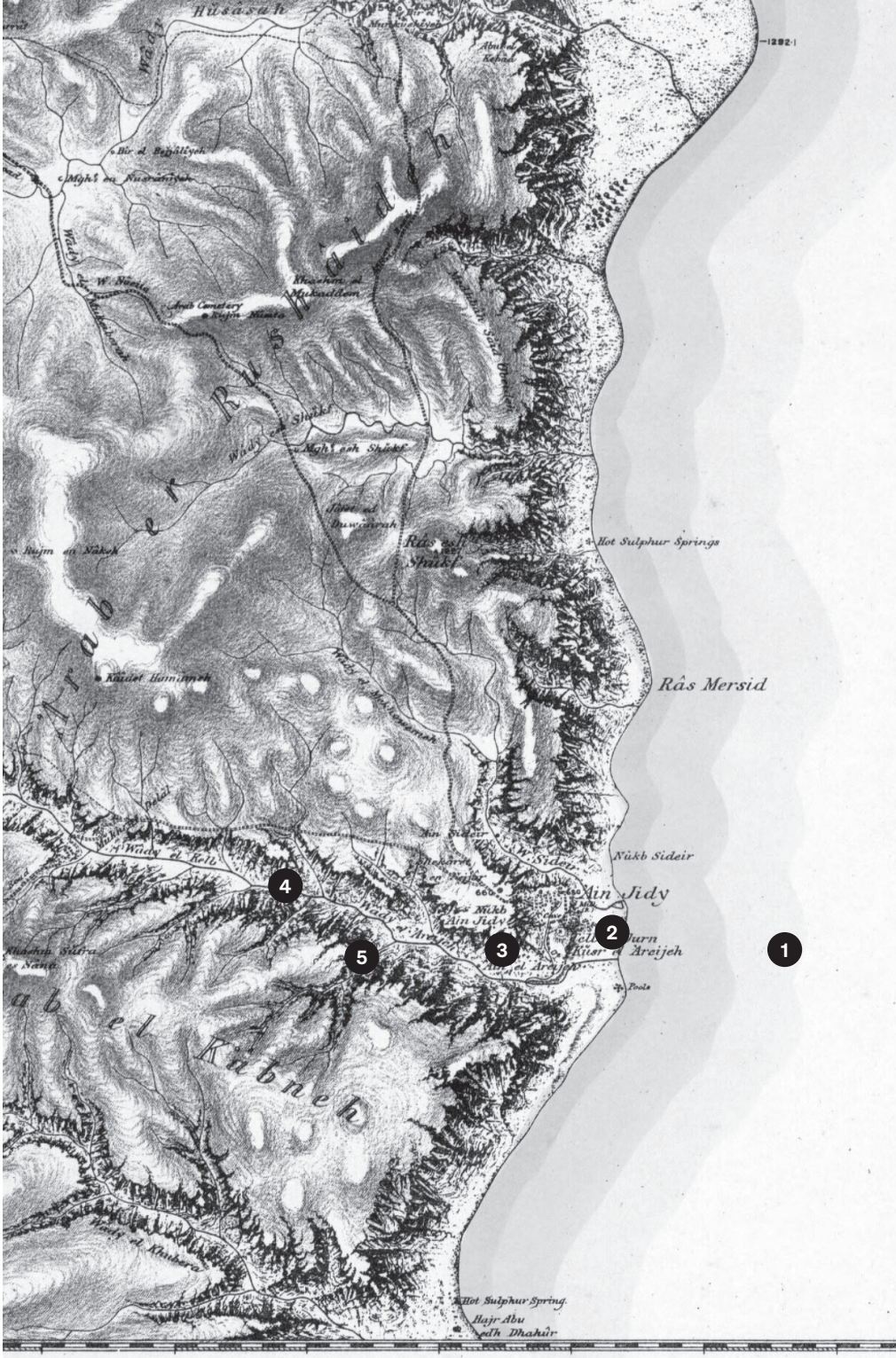
Montréal, le 13 décembre 2023

Plus aucune créature n'avait de nom qu'on puisse lui retirer.
Je les sentais plus proches de moi qu'elles ne l'avaient jamais été
quand leurs noms nous séparaient :
si proches que la peur que j'avais d'elles et
la peur qu'elles avaient de moi ne faisaient plus qu'une.
Et l'attirance que beaucoup d'entre nous ressentions
les unes pour les autres ne faisait qu'une avec la peur.
On ne pouvait distinguer la chasseuse de la chassée,
ni celle qui servirait de nourriture
de celle qui la mangerait.

Ursula K. Le Guin
Elle leur retira leurs noms

LA MER MORTE

1. La colonie des flamants
2. La bibliothèque de Ein Gedi
3. Les grottes des habitants de la vallée
4. Wadi Arraija
5. Wadi Al-Khabat


Râs Mersid
Hot Sulphur Springs
Nûkb Sideir
Ain Jidy
Areijeh
Pools
Hot Sulphur Spring
Hajr Abu
edh Dhahûr
1
2
3
4
5

Quand elle est venue chercher les ouvriers, on n'a rien fait. Ils venaient des centres de détention. Prisonniers, réfugiés et sans-papiers, ils labouraient les bassins de sel de la mer Morte. Et comme les bassins de sel, ils s'épuisaient.

Quand elle a rattrapé les touristes et le personnel des stations balnéaires, on n'a rien fait. La mer Morte s'évaporait. Le bleu turquoise n'était plus qu'un marais pâteux. Les piliers de sel majestueux réduits en amas de poussière. La terre rouge criblée de trous béants. Les routes et les collines repliées sur elles-mêmes. Le paysage ne plaisait qu'aux fanatiques et aux désespérés. Qui rêvent de fin du monde, qui, de résurrection. Lorsque les corps succombaient, c'était prévisible et même une délivrance.

Quand elle s'est emparée des Bédouins, on n'a rien fait. Moins de nomades à déloger des zones militaires et des arrière-cours des colonies. La machine de la ségrégation s'accommode mal des bergers et de leurs troupeaux errants.

Quand elle a ravagé les villages, on n'a rien fait. Moins d'invasions, de démolitions, d'expropriations. Moins de visages de gosses souffrants sur les médias sociaux. S'ils mouraient loin des caméras, qui s'en plaindrait ?

Quand les premiers colons ont montré des symptômes de la maladie du sel, disait ma mère, l'État a enfin sonné l'alarme.

On les a évacués. Le système de santé publique s'est activé. Des unités d'experts et de médecins spécialisés se sont formées. Des hôpitaux, des cliniques et des laboratoires rassemblant les cerveaux les plus éminents et les équipements les plus avancés ont accueilli les patients. Et l'on a déployé psychiatres et agents de liaison pour le bien-être de leurs proches.

Les médias ont sauté sur l'affaire, le fait divers est devenu un drame humain à l'échelle internationale. L'Organisation mondiale de la santé s'en est mêlée. Les conférences de presse diffusées, rediffusées sur tous les canaux et les plateformes. À l'ONU, les résolutions de soutien à l'État en crise pleuvaient. Les dons de citoyens du monde émus par la détresse des victimes inondaient la Croix-Rouge, Oxfam, Médecins sans Frontières.

Imperturbable, la maladie avançait, grugeant les corps grain de sel après grain de sel.

L'empathie a viré en inquiétude, disait mon père, l'inquiétude en peur, la peur en hystérie.

On a rangé le sel de table dans la catégorie hazardous materials et dangerous goods.

On a appris à dire hazmat pour faire court.

On s'est mis à parler de combinaisons et d'équipement de protection personnelle, à diffuser des annonces expliquant comment se laver, multiplier les couches sur

les vêtements et poser de l'adhésif sur les ouvertures des fenêtres, des portes et des voitures.

Dans la rue, la foule qui scandait sauvez-les, sauvez-les, en applaudissant les médecins et les infirmières, criait à présent protégez-nous, protégez-nous des contaminés !

Les experts se sont retirés derrière les vitrines – la maladie avançait.

La vallée a été mise en quarantaine – la maladie avançait.

Le mur jouait son rôle de grand séparateur, disait ma mère.

Le mur qui divisait peuples | lieux | corps | plantes | animaux.

Le mur qui désignait colons et colonisés.

Le mur qui vantait aux vainqueurs la victoire.

Le mur qui rappelait aux vaincus tout ce qu'ils avaient perdu.

Le mur tant incrusté dans le paysage qu'on ne le voyait plus.

Le mur orné de drones et de caméras de surveillance.

Le mur que l'on croyait impénétrable, si confiant qu'était l'État de la victoire.

Repoussez-les, repoussez-les derrière le mur ! criait la foule.

On a isolé les contaminés derrière le mur – la maladie avançait.

On a fermé les checkpoints – la maladie avançait.

On a bloqué les routes – la maladie avançait.

On a instauré un couvre-feu – la maladie avançait.
On a cloisonné les régions – la maladie avançait.

L'armée est entrée sur la scène.

L'armée a repris sa vocation.

L'armée tirait sur tout ce qui s'approchait du mur.

Colons et colonisés, vainqueurs et vaincus.

Chiens chats chèvres chevaux.

Proies prédateurs charognards oiseaux.

Ceux de l'intérieur qui tentaient la fuite se faisaient abattre.

Ceux de l'extérieur qui montraient le moindre signe du sel ont été largués dans la vallée.

Il fallait endiguer le mauvais vent. Quel est le poids de ces vies contre l'humanité ?

Le sel fera ses ravages et disparaîtra une fois étanchée sa soif de corps.

Et des milliers d'hommes de femmes d'enfants ont été décimés, barricadés dans la vallée de la mer Morte.

Les soldats qui surveillaient les séquestrés ont été à leur tour séquestrés.

Arabe Juif Palestinien Israélien Bédouin soldat colon ouvrier touriste prisonnier rebelle, face au sel tous pour une fois égaux.

Victimes et bourreaux, on les a supprimés des cartes.

Victimes et bourreaux rayés de la mémoire des habitants au-delà du mur.

L'État a fermé la vallée à clé.

Le monde a tourné le dos.

Personne n'a entendu les cris de désespoir.
Personne n'a répondu aux supplications.
Il était déjà trop tard.

Le sel, disait mon père, se moque des barrières des murs et des zones tampons.

Le sel ne maîtrise pas le vocabulaire des hazardous materials et d'équipement de protection personnelle.

Le sel ne comprend pas la langue des maîtres.

Ni les maîtres hommes sur les hommes, ni les maîtres humains sur les non-humains.

Le sel ne sait pas compter.

Ni l'argent ni la vie ni la mort.

Le sel ne sait pas trier les ayant tout des ayant rien.

Le sel ne voit ni couleur ni nation ni citoyenneté.

Le sel n'a jamais été convoqué à l'ONU.

Le sel se fout des règles du pouvoir de la guerre de la colonisation.

Le sel est grain parmi les grains.

Face au sel, tout corps est corps parmi les corps.

Chaque fois que le vent se levait, le sel s'envolait. Les tempêtes de sable emportaient le fléau et le déversaient partout sur le territoire. Les gens détalaient dans chaque recoin où le sable ne se rendait pas. Occupaient chaque centimètre où le vent ne soufflait pas.

Un jour, ils sont arrivés dans la vallée.

Les réfugiés des grandes cités, fuyant la dévastation les massacres les cannibales.

Ils disaient : C'est la fin du monde.

Ils disaient : Le sel se répand malgré tout.

Ils disaient : Les gens meurent sans le savoir, les gens tuent sans le savoir.

Ils disaient : Mieux vaut périr du sel qu'aux mains des monstres qui se prennent pour des humains.

Ils disaient : Le monde s'effondre, aussi bien le devancer.

Et nous les avons accueillis, ces réfugiés, avec leurs blessures leurs rêves leurs fantômes.

Tandis que le monde s'effondrait, nous attendions ensemble la mort dans la vallée.

L'internet est parti en premier.

Puis la télé.

La radio.

L'électricité.

Les générateurs se sont tus avec les dernières gouttes de mazout.

Les panneaux solaires et tours éoliennes qui desservaient l'usine de décantation, la base militaire et les colonies sont à leur tour tombés en panne.

L'eau a cessé de couler des robinets.

Pendant des jours et des jours, nous n'étions que souffles coupés.

Gorges écorchées.

Peaux fêlées.

Bras tombés.

Genoux pliés.

Les hurlements se réduisaient en pleurs.

Les pleurs en gémissements.
Les gémissements en silence.
Silence, sauf...
Le sel fouetté par le vent.
Silence sauf...
Le béton craquant sous le soleil.
Silence.
Silence.
Sauf un cri.
Un cri soudain.
Drôle de musique.
L'un appelle.
L'autre répond.
Le vent a changé de rythme.
Le vent a changé de forme.
Les tourbillons se sont mués en grands battements d'ailes.
Le ciel a changé de couleur.
Ce jour-là, les flamants roses sont arrivés.
D'où comment pourquoi ? Personne ne le savait.
Les flamants roses sont arrivés et ont fait leurs nids dans les étangs de décantation abandonnés.
Les flamants roses ont habité ce qui restait de mer autour des anciennes stations balnéaires.
Les flamants roses se nourrissaient de la saumure et pondaient leurs œufs sur les îlots cristallins.
On ne sait comment, la rumeur a circulé.
Les flamants roses sont arrivés.
Le blanc du sel a tourné au rose.

Le craquement du béton s'est fait tambour.

Le sel grésillait sous les pattes palmées, insensibles à son assaut.

Des jours parmi d'autres jours, d'étranges plantes ont pris goût au sel et ont poussé.

Comment survivaient les plantes, personne ne le savait, elles se répandaient. Leurs racines traçaient de nouvelles routes sur le tapis de sel. Si longues et larges que des animaux cachés dans les grottes et les trous de terre lacérée s'aventuraient sur les racines jusqu'au centre du fond marin, fourrageaient et piquaient les fruits des plantes. Quant à nous, les séquestrés dans la vallée, nous attendions toujours la mort.

En attendant la mort, disait ma mère, nous avons d'abord tué et mangé les flamants.

Puisque nous ne mourrions pas, nous nous sommes contentés de nous nourrir de leurs œufs.

Puisque le sel tardait à nous dévorer, nous nous sommes mis à les observer.

À force de les regarder vivre, nous avons appris à vivre comme les flamants.

Et ils ont appris à vivre avec nous.

Ils mangeaient et buvaient ce que nous ne pouvions manger.

Nous mangions et buvions ce que leurs corps digéraient, filtraient et rejetaient. Les œufs les crottes les plumes les algues ramenées de loin collées à leurs pattes.

En attendant de mourir, disait mon père, nous avons appris à écouter les plantes qui poussaient du ventre de

l'ancien fond marin, à caresser leurs racines, à remercier leurs fruits, à nous laisser piquer par leurs épines.

En attendant de mourir, nous avons fait le grand trek depuis les ruines des stations balnéaires au sud de la mer Morte jusqu'aux grottes des peuples anciens et oasis cachées parmi les ravins et les dolines au nord.

Nous l'avons attendu, mais le fléau n'est plus revenu.

Nous l'avons attendu, mais le monde dehors n'a jamais fait signe.

Quand Colt le gérant de l'usine de décantation a survécu, personne de l'extérieur ne l'a su.

Quand mon père Maïmoun et ma mère Amana ont survécu, personne ne l'a su.

Quand le général Hor et quelques soldats de son unité ont survécu, personne ne l'a su.

Quand Hypatia la réfugiée de la cité a survécu, personne ne l'a su.

Quand Isaac le musicien et sa trompette ont survécu, personne ne l'a su.

Quand Zeinab la sage-femme a survécu, personne ne l'a su.

Quand Toz l'artisan de beauté a survécu, personne ne l'a su.

Étions-nous guéris ?

Étions-nous immuns ?

Nous ne le savions pas.

Nous savions seulement que nous étions vivants.
Une cinquantaine dans la vallée.
Oubliés.
Alors on a oublié le monde à notre tour.
Ses guerres ses haines ses peurs sa laideur.
On a oublié le monde ses cartes ses routes ses frontières.
On a substitué la vie à la mort.
L'amour à la haine.
Les éléments les choses se sont donné la main.
Le vent à la terre.
L'écho aux mots.
La danse à la langue.

Je m'appelle Alef.

Premier enfant né dans la vallée après l'évaporation de la mer Morte.

Premier enfant du sel.

Premier enfant flamant.

Alef c'est mon nom.

Première lettre de l'alphabet arabe et hébreu.

Fils d'une botaniste palestinienne et d'un rabbin israélien.

Mais personne ne l'a su.

Moi je l'ai su
Je l'ai su
moi
Ankabout

On m'appelle
Araignée Arachné on
m'appelle Ettutu Akavish disent-ils
Ananse on m'appelle
Tule Iktomi disent-ils je
me perche
Perche-moi aux oreilles
oreilles des humains
disent-ils je
conte
fabule
conte
tourne
conte
détourne

Stoppe !

C'est le temps de la vallée